

Langue et littérature arabes classiques

M. André MIQUEL, professeur

Cette année a vu s'achever l'étude, menée à partir des géographes arabes, du milieu naturel du monde musulman d'avant l'an mil. Trois domaines ont retenu l'attention : l'air, les bêtes et les plantes.

Les données sur les phénomènes météorologiques et sur le climat en général n'occupent, dans le corpus des géographes, ni le même volume ni le même rang que celles qui touchent à la terre ou aux eaux, douces ou salées. Ce n'est pas, certes, que l'air soit perçu comme un élément accessoire, bien au contraire. Vital, manifestant sa nécessité d'une façon rigoureusement continue, il est aussi le lieu d'un spectacle, le cadre où se déroulent une série d'événements qui sont autant de signes visibles et mystérieux de la puissance du Créateur. De cela, nos géographes, autant que leurs contemporains, sont parfaitement conscients. Mais dans la mesure même où ce qui se passe dans les airs est justiciable moins d'une observation poussée et sûre que d'une réflexion sur l'au-delà des phénomènes, nos textes, ici, restent quantitativement et qualitativement moins riches qu'ils ne l'étaient pour la terre et pour l'eau. Après avoir, le cas échéant, payé leur tribut à la tradition encyclopédique et aux hypothèses qu'elle émet sur le ciel, sur sa vie, sur ses êtres parfois, nos auteurs ne se préoccupent guère que de signaler, ici ou là, quelques caractéristiques saillantes des climats. Pensant à leurs lecteurs, au premier rang desquels ils placent le voyageur, désintéressé peut-être, mais surtout commerçant, ils lui fournissent tel ou tel renseignement qu'ils estiment indispensable, un peu dans l'esprit où un guide classique du siècle dernier conseillait à son utilisateur en partance pour de lointains pays de se munir de vêtements légers ou chauds.

N'attendons pas, dans ces conditions, de répertoire détaillé ni exhaustif. Si les renseignements donnés nous permettent, regroupés, d'ébaucher une carte, au reste fort incomplète et fragmentaire, des climats du monde musulman avant l'an mil, et de constater, par parenthèse, que celle-ci n'a pas fondamentalement changé jusqu'à aujourd'hui, cette carte, c'est bien évi-

demment nous qui la traçons, elle échappe, dans les faits, au propos de nos auteurs, lequel n'est rien moins que systématique.

Notre géographe est finalement, devant et sous le ciel, dans l'état d'esprit de trois personnages : le croyant, le savant et l'homme tout court. Au premier, il emprunte la conviction que Dieu, ce Dieu qui laisse l'homme agir sur la terre qu'Il lui a préparée, est seul à l'œuvre dans le ciel, ou, du moins, que celui-ci est confié à d'autres êtres que nous-mêmes : ce sont, on s'en doute, les anges et les démons. Borné, dès qu'il s'agit des cieux, dans sa connaissance, l'homme se rattrape avec le rêve : la richesse de la tradition musulmane, véhiculée par l'encyclopédie, se manifeste avec éclat dans plus d'un passage, réglant les parures du soleil, transformant les étoiles filantes en étincelles tombant de l'éther ou en écorchures de la voûte céleste malmenée dans le combat qui oppose ses sentinelles aux démons, animant l'atmosphère d'anges au fouet poussant, tels des bergers, leurs troupeaux de nuages.

Le savant, redescendant sur terre, entreprend, faute de mieux, de connaître et de nous dire les effets de ce ciel inaccessible autrement que par le regard. Ici s'épanouit le thème, classique, des influences de l'environnement naturel sur les êtres de la terre. On tient pour acquis, par exemple, que les moustiques, punaises, serpents, scorpions et autres vilaines bêtes de la création sont en relation directement proportionnelle avec la chaleur, le froid, à l'inverse, nous prémunissant contre leur existence ou, à tout le moins, contre les excès de leur nocivité. Pour le règne végétal, une distinction sommaire oppose les plantes et fruits des pays dits chauds, palmier en tête, à ceux des régions froides, noyer notamment, cette distinction appelant deux remarques. D'une part, il s'agit, à la vérité, de répartitions excluant les situations absolues, puisque chacun sait que les extrêmes, du froid ou du chaud, précipitent toute vie dans le néant ; zones froides ou chaudes ne représentent donc qu'un plus mis du côté de l'une ou l'autre de ces deux catégories. D'autre part, ladite classification laisse dans l'ombre le climat intermédiaire, celui que nous appellerions tempéré et qui, dans nos textes, se définit à ce qu'il peut réunir les productions végétales des deux types de zones indiqués.

Reste l'homme. Lui aussi subit les effets du climat. Vers le nord, le teint vire au rouge, la chair, d'élastique, devient molle, et le reste suit : caractère morose, esprit lent. Vers le sud, au fur et à mesure que s'accroissent l'intensité et la durée de l'ensoleillement, la complexion tourne au sombre, le poil se crêpe, l'humeur va à plus de légèreté et d'insouciance. C'est vers le centre, évidemment, que se réalisent les perfections nées du climat : les corps bien proportionnés et harmonieux, la santé la plus solide, l'aptitude à la vie sociale et aux productions de l'esprit. Par où s'exprime une des grandes vérités de ce temps, à savoir que les hommes ne donnent jamais le meilleur

d'eux-mêmes que là où, précisément, le climat est le plus sage, le plus moyen dirions-nous. Moyenne qui doit s'entendre, du reste, non pas au sens que nous lui donnerions aujourd'hui, sur la base d'observations régulières et systématiques faites au fil des jours, des saisons, des années. Mieux vaudrait parler ici, pour caractériser le climat parfait, de sagesse saisonnière : de vraies saisons, des saisons bien tranchées, où le froid et le chaud peuvent assurer leurs heureux effets sur les êtres vivants, mais, avec cela, des températures contenues dans des bornes raisonnables. Situation idéale, rarement réalisée : seule l'élite peut changer de domicile au cours de l'année, passer par exemple l'hiver en Irak et l'été dans les montagnes d'Iran. La masse des hommes, elle, a dû s'accommoder, pour son honneur finalement, des fournaises ou des frimas.

Sous ce ciel dont Dieu tient les clés, l'homme vit côte-à-côte avec les bêtes : non pas seulement celles qu'il a réduites à le servir, mais toutes les autres, beaucoup plus nombreuses et pressantes, en ce haut Moyen-Age d'orient ou d'occident, qu'elles ne le sont aujourd'hui où nous avons cru triompher en éliminant des espèces entières. De cette présence de la bête sauvage, nos textes portent, il est vrai, peu de traces, mais elle reparaît, au détour du chemin ou d'une phrase, dans une incidente, et nous découvrons alors que, si elle était aussi peu mentionnée, c'est parce qu'elle était familière et n'avait jamais quitté, à vrai dire, l'horizon du village ou du champ.

Les animaux domestiques sont-ils pour autant mieux traités ? Sans doute pouvons-nous faire ici plus ample moisson de renseignements, mais à condition de prendre en compte, avec les évocations de l'animal, celles, aussi et surtout, des produits de l'élevage : cuir, laine, peaux, corne, laitages, viande, graisse... Une fois de plus, l'homme investit de toutes parts cette géographie, qu'il veut sienne et utile. Les bêtes dont elle nous parle, ce sont, d'abord, celles qu'il exploite : le bœuf et le mouton, la chèvre, le dromadaire et le chameau, le cheval, l'autour, roi de la chasse. Peu de détails sur les races, les habitudes des espèces, l'importance des cheptels. En revanche, la curiosité naîtra chaque fois qu'un trait pourra réintroduire, dans cet univers familier, les *mirabilia* dont on est friand : gigantisme par exemple, ou particularités du comportement, ou encore bizarreries de l'hybridation.

Privilégiées, les bêtes qui relèvent de l'univers quotidien, mais non domestique : les puces, punaises, moustiques ou autres indésirables, les scorpions et leurs habitats principaux, que tout le monde se doit de connaître, les serpents surtout, avec ces deux célébrités que sont la vipère et le naja haje d'Egypte. Toutes ces bêtes, que l'on regarde et évoque, cette fois, avec prédilection, posent aux auteurs une question essentielle, éternelle : pourquoi Dieu, qui a conçu la création à l'usage des hommes, l'a-t-il encombrée d'animaux malfaisants ou, pour le moins, inutiles ?

Il est deux espèces qui apportent, à cette interrogation, une double réponse. La plus simple est fournie par le crocodile, l'animal nuisible par excellence, le mal absolu ; en fait, lui aussi utile, lui aussi créé pour, finalement, nous servir. Comment ? En nous forçant à exercer contre lui notre intelligence, pour trouver les moyens de déjouer sa présence ou ses ruses, et même de le maîtriser, de le tuer, de lui prendre son cuir, l'un des plus beaux, des plus épais, des plus solides. Autre animal sauvage, le singe inquiète tout autant, mais non pas par ses relations avec l'homme, qui sont de l'ordre du neutre. Ce qui intrigue ici, ce sont l'allure générale, l'anatomie, les attitudes, individuelles, familiales ou sociales, qui sont comme des défis jetés à l'homme, que l'animal semble reproduire. Soit, mais l'homme se satisfait de n'être pas égalé, jusqu'au bout, et que l'exercice d'une certaine intelligence soit barré, dirait-on, en chemin : la privation de la parole rappelle aux sceptiques que le plan divin a été respecté, que le Créateur, dans son infinie miséricorde, a sauvegardé la césure fondamentale qui fait de l'homme un être à part et privilégié.

Prise, dès le principe, entre l'ordinaire et le curieux, la faune peut résolument basculer vers celui-ci. Avec le monde des eaux, d'abord. Ce qui frappe nos auteurs, ce sont deux lois des espèces aquatiques : l'extrême prolificité, compensant elle-même une voracité inexinguible. Rivières et mers portent à leur paroxysme des comportements que la terre enferme encore dans les limites du raisonnable. La formule selon laquelle les poissons se mangent les uns les autres se renforce à un trait d'horreur : chez les bêtes de l'eau, les pères dévorent leur propre progéniture, tant et si bien que chaque poisson, au moins parmi les plus gros, est une sorte de poupée russe, dont les entrailles contiennent un autre animal, et ainsi de suite. Peut-être, au bout du compte, le monde aquatique est-il celui du diable : Satan, qui rôde sous les eaux, a son château sur la mer, très loin, aux limites du monde.

Un pas de plus, et la faune devient réellement monstrueuse. Riche de ses traditions, l'Arabie oppose, aux créations des autres cultures, les êtres mystérieux de ses solitudes, djinns et goules, qui tantôt assaillent l'homme, tantôt vivent avec lui, et même en lui, dans ses entrailles. La fabrication d'un monstre s'opère à partir de quelques règles simples : gigantisme ou nanisme d'êtres par ailleurs connus, réduction d'un organe ou d'un membre double, œil ou bras par exemple, à un représentant unique, association non naturelle d'éléments qui, pris un à un, restent naturels : tête de lion, corps de chameau, griffes d'aigle et queue de serpent, ou toutes autres combinaisons possibles ; enfin, privation de toute sociabilité. Sous toutes ces formes, on le voit, le monstre reste prisonnier d'un imaginaire qui ne peut lui-même opérer qu'à partir de situations naturelles : c'est dans leur traitement, non dans leur négation, qu'il se fabrique. A l'extrême limite, quand on parlera de monstres jamais vus, on ne pourra, et pour cause, les décrire, et le monstre

absolu deviendra ainsi un monstre inconnu et, par là, inexistant : la nature sortira victorieuse de l'épreuve qu'on lui impose.

Pas plus qu'il n'est de faune hors des règles du monde connu, il n'est de faune sans bestiaire. Chaque évocation d'un animal est l'occasion d'un dire, même à propos des plus familiers. Le cheval appelle l'épopée de ses origines, lorsque l'ange Gabriel, sur l'ordre de Dieu, le créa d'une poignée de vent. Le chameau d'Arabie nous enseigne qu'il est né de ceux des djinns, le chien que les sept Dormants du règne de Decius retrouveront, à leur réveil, leur compagnon à quatre pattes. Parler du crocodile, c'est souligner, entre autres particularités, qu'il s'unit à sa femelle comme le font les hommes avec les femmes. Le serpent d'Égypte va avec Cléopâtre, l'autour avec le calife Hârûn ar-Rachîd, la perle avec un marchand de l'Omân, célèbre pour sa piété, et la baleine ouvre tout un cycle d'histoires : l'île flottante, l'animal jouant à rivaliser de vitesse avec les navires, et Jonas retrouvé avec ces explorateurs du cadavre du monstre échoué sur la plage. Particularités des espèces, traits du comportement, histoire mythique ou spécialités culinaires, tout est prétexte à dire sur l'animal autant et plus qu'à le décrire. Ce discours sur les bêtes n'est rien moins qu'une zoologie, et ce bestiaire rien moins qu'une réflexion sur la nature de l'animalité. Car l'animal n'intéresse qu'à travers l'homme qui entend l'exploiter et le connaître aussi sans doute, mais non pas en lui-même : selon le rang, la place et le rôle qui sont les siens dans une création où l'homme, délégué de la puissance de Dieu, commande.

Comme l'animal, la plante est, avant tout, sujet et support d'un discours. Le Coran donne le ton, qui cite, au nombre des bienfaits de Dieu, la vigne, le palmier, la luzerne, et évoque l'olivier cosmique. La culture générale du temps y ajoute quelques célébrités : les bois qui ne flottent pas, le banian de l'Inde, dont les branches deviennent racines et réciproquement, le myrobolan, fleuron de la médecine, la pomme du Liban et la rose d'Iran. Enfin, la plante peut être signe d'un lieu ou d'un itinéraire : telle ville lui emprunte son nom et le voyageur signalera, comme autant de repères pour ses successeurs, ici un platane énorme, là un pont à l'arche duquel un figuier aura poussé, là encore un bouquet de pistachiers au sommet d'une côte. C'est dire que, pas plus que de zoologie, il ne s'agira ici de botanique. L'herbe, l'arbre, la fleur et le fruit sont, d'abord et souvent exclusivement, des articles de consommation. La plante décrite sera la plante rare, exotique, ou tel spécimen extraordinaire d'une espèce par ailleurs connue, telle variation singulière greffée sur le modèle courant.

La nature sauvage le cède, et de très loin, à celle que l'homme maîtrise. L'enthousiasme des auteurs ne va pas au pittoresque, tel que nous l'entendons, mais au spectacle des campagnes irriguées et prospères, lourdes de verdure et de fruits. Les arbres dont on nous parle sont, en leur énorme majorité,

ceux du verger, étroitement associés au reste : champ et jardin. En nombre de cas, il est difficile, impossible même, de trier dans cette exubérance, de faire les parts respectives du champ, du potager et du verger, de distinguer, notamment, entre le jardin vivrier et celui qui fut conçu pour le plaisir des yeux et des parfums. La richesse de la campagne est, de toute façon, à la mesure de cet entrecroisement des cultures. Sans doute, en ces zones arides où s'étend, pour une grande part, le monde musulman, la carte comporte-t-elle bien des blancs. Mais là où les piémonts, les oasis, les plaines ou les vallées autorisent la vie, c'est, d'un seul coup, toute la luxuriance de la terre, toutes les cultures des pays tempérés, ou plus chauds, sans oublier celles qui relèvent des climats de type tropical : vallées de l'Indus ou du Jourdain.

De cette diversité du champ ou du jardin, à laquelle nous avons souvent pris le goût et les moyens de la nôtre, rien n'apparaît mieux que les produits qu'elle fournit aux hommes : la plante, presque partout, s'efface derrière l'usage qui en est fait. En tête, les céréales, blé, orge, sorghos et millets, plus discrets, et le riz, dont on peut suivre, d'un auteur à l'autre, la progression dans les cultures et l'alimentation. Le potager nous offre quelques plantes qui, bientôt, déferleront sur notre Occident, artichauts et melons notamment, sans parler des légumineuses, de l'aubergine, du chou, du radis, de la laitue... A la rubrique du verger, les pommes, poires, coings, pêches, abricots, noix, amandes, pistaches, grenades, et cette célébrité du temps, aujourd'hui délaissée : la caroube. Puis, le jardin officinal, d'autant plus riche que, sans parler des plantes spécialisées, toute une tradition fait de chaque herbe, feuille ou fruit le véhicule d'une médecine. Et les fleurs, réduites à l'état d'huiles, onguent ou « eaux », et que dominent, de très haut, cette reine qu'est la rose et le pays de Perside (Fârs), où les parfums sont partout. Les plantes du textile, lin et coton surtout, offrent des merveilles, étoffes précieuses animant toute une série d'ateliers contrôlés, le cas échéant, par un fisc toujours aux aguets. Les couleurs sont prises à l'indigo, au safran, à la garance. Les bois, eux, viennent des forêts des marches syro-anatoliennes, des parages de la Caspienne ou des montagnes d'Asie centrale ; mais le monde musulman en importe aussi à grands frais, car il en manque d'autant plus cruellement qu'il en fait un énorme usage : humble bois de chauffage, ici et là objet, lui aussi, de commerce, bois des navires, bois de charpente ou de décoration ; en tête, les essences précieuses importées de l'Inde, comme le teck, mais aussi les fruitiers et, bien entendu, les arbres sauvages, conifères ou autres. Enfin, toute l'industrie de la sparterie, fondée sur le chanvre, l'alfa, le roseau et le jonc, assez puissante pour que le fisc, toujours lui, se manifeste.

L'eau, plus exactement la mer, a ses plantes, comme la terre : l'ambre et le corail. Le premier croît tout au fond, d'autant plus beau que la mer,

sur lui, est plus haute, un peu comme un ciel à l'envers. Quand la tempête se déchaine, les eaux en colère rejettent, sous une forme incandescente, cette « sorte de truffe ou de champignon », que le cachalot avale ou qui vient s'échouer sur le rivage, où il ne reste plus qu'à le découvrir avec l'aide de chameaux spécialement dressés à en reconnaître l'odeur : version arabe, dirions-nous, de nos porcs ou chiens truffiers. Le corail, lui, appartient à la Méditerranée, plus précisément à celle qui baigne les côtes de l'Afrique du Nord. On le recueille à l'aide de madriers entrecroisés et enrobés de lin brut, qui accrochent au passage les aspérités de la « plante ». La récolte et le commerce du corail, localisés sur quelques points privilégiés du rivage, nous sont décrits comme extrêmement lucratifs : non pas tant pour les pêcheurs eux-mêmes, qui vendent au forfait et à bas prix le produit de leur campagne, que pour l'Etat, qui prélève sa part sur toute transaction, et surtout pour les revendeurs, qui pratiquent le trafic à longue distance et mènent grand train de luxe, de ripaille et de débauche.

Cette revue des plantes, que l'on a réduite ici à quelques exemples, est, on le voit, une revue de vedettes, l'honneur de la citation et, à plus forte raison, de la description, étant réservé à celles-là seules qui auront su éveiller notre curiosité, à un titre ou à un autre : abondance, ici ou là, titres de noblesse dans l'histoire des hommes ou de la création, effets sur notre santé, particularités de conformation ou de goût, exotisme... Le plus bel exemple de ce genre de présentation est sans doute celui qui nous est offert pour la vigne et le palmier. Ces deux plantes, communes s'il en fut, dissertent par la voix de leurs avocats, tout au long d'un procès contradictoire qui oppose, en des pages et des pages, la gloire de leurs origines respectives, les mérites de leurs pays de prédilection, Syrie et Irak, la noblesse de leurs partisans, les noms et caractéristiques de leurs variétés, le détail de leurs effets et de leurs usages. Comme toutes les autres plantes, mais de façon plus exemplaire encore, vigne et palmier refusent l'inscription à un herbier et lui préfèrent le palmarès, mais un palmarès qui emprunte ses critères, de façon quasi-exclusive, aux besoins des hommes.

*
**

Les sept premières séances du séminaire ont porté, comme l'année précédente, sur les recherches menées, à partir de l'étude des textes des grammairiens arabes tardifs, autour de M. Georges Bohas. La morphologie et la phonologie des verbes, notamment ceux des racines à glide, ont permis de préciser la démarche de ces grammairiens, dans le cadre d'une science enfin constituée en système et globalement perçue, au terme de l'élaboration du corpus. Une analyse particulièrement intéressante a mis en lumière la façon dont le grammairien arabe construit et interprète le système des règles.

Reconstitué par la démarche contemporaine, l'ordre d'intervention de ces règles, sans être toujours clairement formulé par les auteurs, anime néanmoins leur démarche ; il assure à la science du langage, ainsi mise au point et rédigée sous sa forme définitive, une cohérence dont nous commençons à entrevoir les principes et les démarches, mais que de nombreuses analyses ultérieures devront encore préciser : le séminaire a permis, en ce sens, d'ouvrir les plus vastes perspectives.

La seconde partie du séminaire, pour laquelle on a bénéficié, entre autres concours, de celui, très précieux, de MM. J.E. Bencheikh (Université de Paris VIII) et Cl. Brémond (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales), a été consacrée à un conte des *Mille et une Nuits*, celui d'Abû Qîr et Abû Sîr, sur lequel l'attention avait été appelée par M. André Raymond dans son livre *Artisans et commerçants au Caire*. Les six séances d'étude ont abordé, pour l'essentiel, quatre domaines. Cette histoire est, d'un côté, le manifeste d'une catégorie socio-professionnelle, celle des teinturiers du Caire, qui protestent, par le biais du conte et sous la couverture, commode et apparemment innocente, de l'imaginaire, contre les abus de la réglementation économique. D'autre part, en la forme où nous le lisons, le conte se présente comme une stratification de plusieurs époques de l'histoire égyptienne, depuis le x^e siècle jusqu'aux premières décennies du xvii^e. Troisième point : derrière certains comportements des personnages ou certaines péripéties de l'intrigue, toute une panoplie de pratiques magiques se dévoile, et aussi toute une symbolique des couleurs, le tout lié peut-être aux plus anciens cultes égyptiens, d'Isis et Osiris notamment, et aux pratiques des mystères. Enfin, la comparaison de l'histoire avec le corpus universel du conte permet de le mettre en rapport avec des thèmes ou séquences présents dans d'autres récits du bassin méditerranéen ou même d'autres aires culturelles. Ces données qui, à ce stade, posent plus de questions qu'elles n'en résolvent, ont conduit à envisager la poursuite de l'étude du conte d'Abû Qîr et Abû Sîr pour la prochaine année universitaire.

A. M.

PUBLICATIONS

« Retour à la géographie de l'Arabie d'après Hamdânî », dans *Cahiers d'Etudes Arabes et Islamiques*, IV (oct. 1977).

« L'Europe vue par les Arabes jusqu'à l'an mil », dans *Lumières arabes sur l'Occident médiéval*, Actes du colloque « Civilisations arabe et européenne : deux cultures complémentaires », Montpellier, 12-14 mai 1977.

« Pour une relecture du Coran : autour de la racine *nwm* », dans *Studia Islamica*, XLVIII (1978).

« La mosquée de Jérusalem : un espace baroque ? », dans *Critique*, juin-juillet 1978.

« Mémoire tatouée », dans *Pro-culture*, XII (s.d.).

Préface à *Le frontiere di Allah*, de F. Quilici, Milan, 1978.

« Un géographe arabe à la campagne », dans *L'Arc*, LXXII (hommage à Georges Duby, 1978).

Colloque sur la traduction poétique, préface d'Etiemble, postface de R. Caillois, Paris, 1978 (participation).

« Le nachchâl », dans *Autour de Salah Stétié*, Paris (*Les cahiers d'Obsidiane*, n° 1), 1978.

« Le calife an-Nâcir », dans *L'Histoire*, XII (avril 1979).

« L'Islam d'Ibn Battûta », dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, XXX (mélanges offerts à Henri Laoust), sous presse.

« Réflexions sur le Livre des Songes d'Artémidore d'Ephèse », dans *Mémorial Michel Allard* (sous presse).

AUTRES ACTIVITÉS

Organisation du colloque *Comment les Musulmans d'aujourd'hui voient leur propre passé*, Paris (Association pour l'Avancement des Etudes Islamiques), Paris, Collège de France, mars 1979.

Participation au colloque *Problématique des Etudes arabes contemporaines*, Paris, Université de Paris VIII, mai 1979.

Association pour l'Avancement des Etudes Islamiques ; Association pour l'accueil aux étudiants du Proche-Orient ; Association France-Irak ; Commission XXXVIII du Comité National du C.N.R.S. ; Présidence du Comité Directeur du Laboratoire de l'Afrique du Nord-Est, Comité Directeur du Centre de Recherches et d'Etudes des Sociétés Méditerranéennes, Comité Directeur de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (C.N.R.S.).